

Ne serions-nous pas un peu responsables de nos malheurs ?

Guillaume Lemoine, courriel: oggmm.lemoine@orange.fr

Libres propos

Petite auto-critique, notamment à l'attention des apiculteurs «amateurs» dont je fais partie. Toutes les photos sont de l'auteur.

L'apiculture française qu'elle soit professionnelle ou amateur ne va pas bien

Les ruches ont du mal à se maintenir et nombreux sont les apiculteurs qui renoncent à leur loisir ou qui doivent remplacer ou acheter à chaque nouvelle saison des colonies ou des essaims pour remplir leurs ruches tant la mortalité des abeilles est importante. Les causes expliquant leur mortalité sont nombreuses et souvent complexes. Il s'agit généralement de l'effet combiné de diverses causes. Les premières citées sont bien sûr l'empoisonnement généralisé des écosystèmes et des espaces agricoles par de nombreux biocides (insecticides notamment), et la disparition de nombreux habitats «naturels» et des ressources florales qui fournissent nectar et pollen aux abeilles.

Il est souvent plus facile d'incriminer des causes extérieures pour expliquer nos difficultés, et les causes formulées ci-dessus sont très probablement les principales raisons qui expliquent l'effondrement général des colonies d'abeilles domestiques, mais d'autres causes pourraient compléter ces premières raisons et seraient, par contre, de notre responsabilité.

Serions-nous prêts à les entendre, les écouter, puis les accepter ?



Cadre de corps en cours de construction

Quelle est donc notre part de responsabilité dans cet état de fait. Je ne parle pas ici de nos habitudes de consommateurs qui cherchent quasi systématiquement les produits les moins chers et qui sont peu enclins à ne consommer que des produits «responsables» et, dans le cas des productions agricoles, que des produits issus d'une agriculture biologique ou plus respectueuse de l'environnement. Les consommateurs par leurs choix ont, bien évidemment, la capacité de réorganiser les marchés, et peut-être qu'en étant plus exigeants sur les produits que nous consommons, nous favoriserons le développement de filières agricoles favorables aux abeilles.

Sortons toutefois du cadre général pour arriver au cœur de la discussion. Lorsque je parle de notre responsabilité, je veux parler de nos pratiques apicoles. Ne faisons pas tout simplement de l'apiculture comme on fait de l'agriculture ? Il y a de multiples façons de pratiquer l'apiculture. Même si nombre d'entre nous ont des pratiques très respectueuses des abeilles, ce n'est pas

le cas de tous, et de fortes marges de progrès existent. Peut-on être également un peu autocritique, vouloir alimenter un débat et partager des connaissances ou des réflexions sans que cela soit considéré comme du honeybee bashing ?

Quelle apiculture pratiquons-nous ?

Ne nous voilons pas la face: nos pratiques, même pour les apiculteurs amateurs, relèvent majoritairement de l'apiculture intensive. Les apiculteurs utilisent massivement depuis un siècle des abeilles importées comme les abeilles italiennes (*Apis mellifera ligustica*), carnioliennes (*Apis mellifera carnica*) ou encore caucasiennes (*Apis mellifera caucasica*) et leurs hybrides comme la Buckfast. Ces introductions ont été faites et sont toujours réalisées dans le but de donner des colonies plus productives, plus fortes en nombre d'individus et ayant une plus longue période d'activité (et parfois des individus plus doux). La «course» à la production de miel est d'autant plus regrettable lorsqu'elle est faite par des apiculteurs «amateurs» qui font de l'apiculture par plaisir et comme loisir. La sélection artificielle, l'élevage et le clippage des reines, l'utilisation massive de sirops de stimulation et nourrissage (dont l'usage en France est plus du double en volume que la production de miel), le développement de l'usage de ruches en plastique, l'usage de cires et sirops contaminés... ainsi que le déplacement des colonies (transhumance) sont monnaie courante dans l'apiculture moderne.



Visite d'une ruche



Abeilles battant le rappel

L'un des gros fléaux de notre apiculture est le Varroa. Rappelons également qu'il n'est pas venu tout seul chez nous... On pourra toujours dire qu'il s'agissait d'introductions involontaires anciennes..., mais l'histoire ne fait que se répéter. Les «abeilles tueuses» en Amérique sont aussi et toujours le fruit de manipulations humaines. Le déplacement du Petit coléoptère des ruches (*Aethina tumida*) dans diverses régions du globe ne se fait pas non plus par l'opération du saint-Esprit. La détection du Varroa dans les ruches de l'île de la Réunion il y a quelques mois me laisse très dubitatif. Ici également, j'aimerais que l'on m'explique comment il a pu se déplacer au-dessus de l'Océan Indien... sans l'aide de l'Homme et de certains apiculteurs.

Bref, nous sommes partout et toujours responsables de toutes ces situations assez catastrophiques. Mais sommes nous prêts à le reconnaître ?

Agriculteurs ou amateurs «gardiens d'abeilles» ?

Je le disais, on fait de l'apiculture, comme on fait de l'agriculture.

Le terme même d'apiculture, fait référence à l'(agri)culture, à la «production» comme aviculture, horticulture, sylviculture..., notion que l'on ne retrouve pas dans la langue anglaise avec «beeskeeper»: gardien des

abeilles. L'élevage est bien sûr une activité agricole, mais les bouviers, chevriers, moutonniers... développaient probablement un autre rapport avec l'animal. Il y avait probablement là plus de respect, voire de complicité avec les bêtes. Les éleveurs ne cherchaient pas le rendement maximal au détriment de la santé de leurs objets de production... chose qui change maintenant avec les projets de «fermes à mille vaches» (qui ressemblent à l'élevage intensif des cochons et des poules en batterie), où l'animal et le vivant de façon plus générale sont désacralisés et les rapports affectifs avec l'animal inexistant.



Transfert d'un essaim

En apiculture, notre démarche du «toujours plus» est d'autant plus regrettable que la majorité des apiculteurs sont des «amateurs». Je prends ici la définition de «non professionnel». C'est-à-dire que nombreux d'entre eux font, je le rappelle, de l'apiculture pour le plaisir. Précisons qu'historiquement le mot amateur désigne quelqu'un qui «aime la discipline, sans en faire sa profession», avant de devenir celui qui «exerce une activité de façon négligente et non professionnelle» (amateurisme). En théorie, les amateurs ne sont pas dans une logique de rendement, de rapport... Avons-nous donc besoin de matraquer nos abeilles et d'importer des essaims de tous horizons pour en tirer le maximum, au point de les mettre en danger. Les amateurs d'œufs frais qui élèvent

des poules dans leurs jardins ne copient pas les éleveurs industriels en développant des «batteries». Pourquoi donc les «amateurs» sont-ils donc obligés de suivre le mouvement d'une apiculture intensive ?

Pour un retour vers une «slow apiculture» avec des abeilles rustiques ?

À quand le développement et la reconnaissance d'une «slow apiculture» et un minimum de respect pour ceux qui élèveraient des abeilles d'abord pour le plaisir, et pour préserver et maintenir des pollinisateurs dans leurs jardins sans rien leur prendre en échange ?

Lors d'une interview donnée à la revue d'apiculture "Abeilles et Fleurs" en 2016, Gilles Ratia ancien président d'Apimondia, présente les différents types d'apicultures rencontrées dans le monde. À côté des api-cueilleurs coexistent encore une «apiculture intermédiaire» faite entre autres avec les ruches Warré, des ruches troncs et d'autres modèles alternatifs (attention ici, c'est ne pas le contenant qui conditionne la pratique apicole mais bien la façon dont on pratique l'apiculture), et enfin une troisième catégorie d'apiculture: celle que nous connaissons en France, principalement en Dadant et Langstroth lorsqu'elle prend exemple sur le modèle nord-américain. Pour Ratia «cette dernière catégorie est très affectée par son côté intensif et l'on se pose souvent la question de son futur». En marge des évolutions de l'apiculture qui essaient de s'adapter aux conditions toujours plus agressives de l'environnement, sans rien changer dans ses pratiques, ou en créant des super abeilles OGM... vouées à l'échec, Gilles Ratia prône ainsi une «slow apiculture» dans le cadre d'une approche holistique précautionneuse de l'avenir de la biodiversité, donc de l'humanité...



Ruches urbaines

En suivant l'actualité, je suis effaré de voir que certains apiculteurs alternatifs suisses avaient eu leurs ruchers saccagés par des apiculteurs voisins, ou d'apprendre que dans certaines villes les apiculteurs locaux refusent les initiatives publiques qui visent à développer des ruchers à abeilles noires (frugales et aux besoins réduits)

sous prétexte qu'elles allaient «polluer» leurs abeilles sélectionnées. Ne serions-nous pas en droit d'exiger le contraire, c'est-à-dire l'arrêt de l'introduction massive des abeilles hybrides ou italiennes ? Devant la perte de rusticité et la disparition quasi généralisée de l'abeille noire native de nos régions, il est étonnant de constater le refus des autorités et de nombreux apiculteurs de laisser des zones sans abeilles «hybrides» ou d'importation (zones d'exclusion autour des ruchers conservatoires) pour pouvoir monter tout un réseau de conservatoires pour l'abeille noire... au risque de perdre un jour toutes les ressources génétiques qui permettront aux abeilles de s'adapter aux conditions toujours changeantes (voire défavorables) de notre environnement dont l'artificialisation est croissante. Garder des souches rustiques c'est se doter d'une garantie pour le maintien de l'apiculture qu'elle soit amateur ou professionnelle. Dans le même esprit, sous couvert probable de supprimer des foyers de re-contamination de ruchers avec le Varroa, on n'hésite pas à détruire les essaims sauvages dans la nature comme cela se fait au Grand Duché de Luxembourg (obligation réglementaire). Ici, une fois de plus, c'est la destruction systématique de souches rustiques probablement résistantes au Varroa que l'on réalise. Cela exprime probablement notre refus implicite, voire inconscient, à laisser des abeilles sauvages dans la nature, et sans l'homme pour s'en occuper ou préoccuper.

Je ne veux pas faire de parallèle trop simpliste... la France et l'Union européenne ont progressivement interdit l'usage des «semences de ferme» aux exploitants agricoles, les obligeant à racheter chaque année des grains aux firmes qui font la production et l'amélioration des semences. L'État français a également interdit la vente de graines de variétés anciennes si elles n'avaient pas fait au préalable l'objet d'une coûteuse inscription au catalogue officiel des variétés légumières. Veut-on ainsi développer des races «protégées» et rendre à terme payant l'usage d'abeilles sélectionnées ou hybrides comme les Buckfast que l'on serait susceptible de remplacer régulièrement ?

Abeilles domestiques ou abeilles mellifères ?

Toujours au niveau sémantique, on parle tantôt d'Abeille domestique, tantôt d'Abeille mellifère. Derrière le nom que l'on utilise se cache probablement une certaine façon de penser notre rapport à l'abeille. Le nom latin *Apis mellifera* de l'espèce devrait nous inviter à utiliser la seconde appellation, mais l'usage que nous en faisons et les pratiques agricoles de l'apiculture que nous réalisons font plus ressembler nos abeilles à une espèce domestique.

Le mot domestique fait référence au latin domos: maison. Il s'agit d'une espèce «familiale» qui vit à la maison (comme le chien, ou les animaux d'élevage jusqu'à une époque assez récente), ou à qui on donne une maison, un abri (niche, ruche, étable, écurie...). Une espèce domestique est une espèce proche de l'Homme. La domestication qui est l'action qui souhaite rendre une espèce «domestique» au sens littéral sous-entend l'«assujettir» ou la «maîtriser». La création d'hybrides et le contrôle de la reproduction en sont des moyens. Chose que l'on arrive à faire pour les femelles de l'Abeille domestique et qui est plus difficile pour les mâles (hors insémination artificielle) lorsque les reines sélectionnées sont fécondées in natura par des mâles non sélectionnés d'origines variées. La domestication sous-entend également le changement progressif de comportement (espèces plus dociles, espèces que l'on peut élever en plus forte densité dans des espaces de plus en plus réduits, espèces qui acceptent de nouvelles conditions de vie (nourriture, sirops, abris artificiels, ruches en plastique...) voire espèces qui ne peuvent plus se passer de l'Homme pour se maintenir en vie... c'est ce qui est de plus en plus le cas avec nos abeilles de ruches. Dans ce sens, Jean-Paul Fritz dans son article⁽¹⁾ nous rappelle (fin janvier 2018) que les abeilles domestiques devraient être considérées "comme du bétail, pas comme de la faune sauvage" en reprenant les propos des deux biologistes Jonas Geldmann et Juan P. Gonzáles-Varo de la conservation du département de zoologie de l'université de Cambridge⁽²⁾.

L'idéal serait de faire co-exister les deux noms et de réserver le nom d'Abeille mellifère aux dernières colonies sauvages (d'abeilles noires), et le nom d'Abeille domestique à nos abeilles de ruche. Choisir le nom que l'on donne à *Apis mellifera*, c'est comme choisir son camp et son projet de société.

1. «Trop protéger les abeilles domestiques serait mauvais pour les autres pollinisateurs», in L'Obs <<https://www.nouvelobs.com/>>;

2. «Conserving honey bees does not help wildlife» in Sciences <<http://www.nouvelobs.com/sciences/>>;